

une brève étude de l'action qui précède rendra cela parfaitement clair. Le truc de la machine faisant écho à leurs propos à ce moment est bon en soi ; mais ce qui a réellement de la valeur dans cette scène, c'est juste la partie maintenant coupée. La séquence entière sert en fait à amener la réplique de Menzies : « ... tout ce que je sais, c'est lui qui me l'a appris... » (ou quelque chose de cet ordre) et son regard hors champ vers la maison où se trouve Quinlan. Les sentiments de Menzies pour son patron, son amour pour son ami ne sont nulle part aussi bien montrés dans le film. C'est le moment décisif de Calleia dans le rôle... et cela en communique beaucoup plus que Menzies n'en dit à aucun moment. [...] *[Cette scène ne survit que dans la version de 108 minutes ; la dernière réplique de Menzies est : « I am what I am because of him<sup>5</sup>. »]*

[...] Tout à fait à la fin, j'avais un arrangement particulier de plans brefs amenant l'effondrement de Quinlan dans l'eau du canal. Ceci impliquait l'arrêt du magnétophone, le recul de Quinlan, son cadavre tombant à l'eau, et d'autres plans de mouvement arrangés en crescendo très rapide. Tel que je l'avais laissé, ce court montage, bien que n'étant pas exactement ce que je voulais, était près d'être bon. Je crois honnêtement que c'était – ou aurait été – une des choses les plus frappantes auxquelles j'aie jamais travaillé. Je termine ce mémo en vous priant très sincèrement de consentir à ce bref motif visuel auquel j'ai consacré tant de longues journées de travail. *[Ceci fut partiellement restauré.]*

*(Traduit de l'anglais par Julien Deleuze)*

# Los Angeles Triptych

par John Dorr

**J**e suis venu à Hollywood pour faire mes propres films. Une fois que j'ai compris que ce serait impossible à l'intérieur de ce système pourri, j'ai eu la lubie de créer mon propre système. Quand la technologie vidéo est arrivée, j'ai pensé : « La révolution est à portée de main ; je peux faire mes films moi-même sans compromis, sans demander d'argent à personne. »

J'ai fait mon premier métrage pour environ 50 dollars. Le plus coûteux (*Dorothy and Alan at Norma Place*) m'est revenu à 2 000 ou 3 000 dollars. J'ai repeint des maisons et acheté mon équipement vidéo. Après avoir mis au point une machine convenable, j'ai proposé ces ressources à d'autres jeunes réalisateurs, je voulais constituer un fonds d'œuvres vidéo nouvelles pour avoir un contexte dans lequel évoluer. Mais j'ai été pris dans la gestion de ce contexte : ma compagnie EZTV.

EZTV fut le premier « cinéma vidéo » de L.A. ; les œuvres inédites, réalisées par des vidéastes indépendants, étaient projetées au public sur des écrans de télé et non de cinéma. Nous avions trois lieux à Los Angeles pour montrer notre production, comme font les studios d'Hollywood avec leurs multiples avant-premières. Nous avions des critiques dans les journaux. EZTV pouvait se vanter d'être une alternative viable sur tous les plans, excepté sur le plan financier. Finalement, cette fiction n'a pas pu durer et nous en sommes revenus à des stratégies de survie.

Je possédais tous les jouets vidéo de base, mais, ironie du sort, j'avais cessé de travailler pour moi. Peut-être que j'aimais bien jouer les magnats de la vidéo. C'était un défi, une fois que cette comédie s'était mise en place, je ne pouvais pas l'ignorer.

Je n'ai rien fait depuis *Approaching Omega*, en 1983. Je ne crois pas que ce soit tragique. *Omega* disait assez bien ce que j'avais à dire à l'époque, et cette satisfaction me permit de concentrer mon énergie créatrice sur EZTV.

Mes quatre films étaient au départ des scénarios écrits. La structure narrative et le dialogue étaient bien définis et, pendant le tournage, les changements et l'improvisation étaient minimes. Le tournage durait quelques mois, se passait le week-end.

5. « C'est grâce à lui que je suis ce que je suis. » (N.d.t.)

Pour *Dorothy and Alan*, il fallut presque une année. Les acteurs étaient très doués, leur physique ne changeait pas trop dans les intervalles.

J'étais un scénariste très sûr. Comme réalisateur, j'avais beaucoup à apprendre, j'étais dans l'impératif catégorique des tournages sans budget (j'avais travaillé sur deux films que Larry Cohen tournait chez lui en même temps, où l'on refaisait le décor tous les jours pour faire croire qu'il tournait dans des lieux différents). Fort de cette expérience, j'ai tourné la moitié de la recreation historique des vingt années de *Dorothy and Alan* dans ma chambre, 3 mètres sur 4. *Approaching Omega* étant tourné entièrement en décors naturels, n'a pas eu à subir les mêmes contraintes.

Maintenant j'ai un grand studio. Mais je ne l'utilise pas. Les autres eux l'utilisent. En plus de la production, j'ai apaisé ma culpabilité de créateur en réalisant une série de documentaires sur de grands poètes, comme Czeslaw Milosz, Allen Ginsberg, Octavio Paz, Carlos Fuentes, Phillip Levine et Anne Waldman.

En ce moment, je produis une série d'émissions d'information sur le Sida pour le câble, pas par envie d'être « politiquement correct » mais parce que j'ai le Sida. Dans l'idéal, je souhaiterais que ce fait suscite en moi une urgence de besoin créateur (comme chez Derek Jarman) mais c'est le contraire, je me voue à une vie domestique paisible.

J'ai un bon scénario sur le temps, intitulé *Les Trois Cassandre*, que j'ai essayé de monter, il y a quelques années, mais l'entreprise a avorté à cause des exigences d'EZTV et d'une déception : l'une des trois femmes pour qui j'avais écrit ce projet refusait de jouer.

J'ai modelé ma carrière à EZTV sur celles de D.W. Griffith et de Roger Corman. Mes films étaient plutôt influencés par Rossellini, Godard, Warhol, Allan Dwan et tous les auteurs dont parlaient les *Cahiers* dans les années 60.

Le temps est un ami ; j'ai une relation chaleureuse avec lui. L'urgence créatrice a été la force principale qui a guidé ma vie. Je vis intensément quand je filme, mais en ce moment, je me contente d'une journée de travail et d'une soirée à la maison en compagnie, avec deux chiens et la télévision. Ma ligne maintenant, c'est plutôt vivre que filmer.

27 avril 1992

A Los Angeles, chacun a sa version de ce qui s'est passé le mardi 30 avril après-midi, le jour où L.A. est tombé dans l'anarchie.

J'avais rendez-vous pour une séance de chimiothérapie à l'infâme hôpital L.A. County/USC, situé près du centre. Sachant qu'il y avait des incendies et de la violence dans les rues de cette zone, j'avais un peu peur de m'y rendre seul.

George accepta de m'y conduire et de revenir me chercher. L'aller se passa sans problème, mais de l'autoroute d'Hollywood, on voyait des flammes, et la fumée proche.

Il y avait une télévision dans la salle d'examen et tout le monde regardait les hélicoptères combattre le feu, le saccage. Comme ils donnaient la localisation des incidents, on voyait que le mouvement se dirigeait vers l'ouest, Hollywood et Hollywood Ouest (où se trouvent les bureaux d'EZTV et mon logement). Certains patients encourageaient les casseurs en hurlant : « Ouais, allez à l'ouest, allez à Beverly Hills ! Servez-vous dans le luxe. »

George était très en retard. En arrivant, il secouait la tête d'exaspération. Tout l'Ouest était embouteillé. Il n'avait même pas pu accéder à l'autoroute. Il avait finalement pris Sunset Boulevard et les rues en surface. Tout le long, il avait vu des gens casser les vitrines.

Nous sommes rentrés par l'autoroute d'Hollywood, étonnamment fluide. Mais à la sortie, la circulation était complètement bloquée. George bifurqua sur des rues latérales, cherchant une issue. Nous avons fini par rejoindre Hollywood Boulevard, dont l'aspect habituel de champ de bataille était encore renforcé par des projets de développement abracadabrants. Plus nous approchions d'Hollywood Ouest, plus l'embouteillage empirait. Si une voiture parvenait à passer au vert, c'était déjà bien. Je ne comprenais pas ce que faisaient tous ces gens dans la rue à 16 h 30.

Quand nous arrivâmes enfin au bureau, ce fut pour apprendre que deux gamins avaient tenté de nous prendre un écran vidéo ; le chien de la maison, Corky, un cocker, les avait arrêtés avec des aboiements dissuasifs. « Il mord ? » demanda l'un des voleurs en herbe, âgé de douze ou treize ans. « Bien sûr », répondit Michael. Les ados reposèrent le poste et quittèrent les lieux.

Nous décidâmes de fermer boutique, de renvoyer les clients. La mentalité d'assiégé gagnait. On venait d'annoncer un couvre-feu sur la ville du crépuscule à l'aube. A la télé, on voyait les boutiques d'Hollywood Boulevard, devant lesquelles nous étions passés, complètement dévastées, en flammes. Des gens sortaient en courant de chez « Fredericks of Hollywood » avec des soutiens-gorge et de la lingerie.

On obtura les fenêtres des bureaux et on mit le matériel vidéo en sûreté, dans des pièces verrouillées. C'était le moment de songer à une soirée de détente à la maison. L'épicier du coin était inhabituellement fréquenté – une vraie frénésie. Tout le monde voulait s'assurer d'avoir de quoi boire et manger avant le couvre-feu. Je pris de la bière. Quelques minutes plus tard, je descendis acheter du pain, mais toutes les boutiques d'alimentation étaient fermées, et il y avait une longue queue devant chez l'épicier.

Michael et Kim, inquiets de devoir retourner dans leur appartement de Silverlake, décidèrent de passer la nuit au bureau. J'emportai notre caméra vidéo chez moi – pas pour filmer d'éventuels incidents mais pour qu'il reste quelque chose si jamais on nous volait ou si on détruisait le reste. Cela n'a pas dû contribuer à diminuer leur appréhension. J'ai appris ensuite qu'ils avaient dormi avec une machette, une pince et un revolver de calibre 38... J'aurais installé le même arsenal, à leur place.

Il n'y eut aucun problème pour rentrer, à 17 h 30. L'embouteillage était terminé. Apparemment, beaucoup de bureaux avaient fermé tôt, d'où les problèmes de

circulation de cet après-midi. J'ai lu aussi que beaucoup de monde avait fait ses bagages pour sortir de la ville.

Le supermarché était fermé, mais il restait heureusement des morceaux de poulet dans le congélateur. Nous les avons cuits au barbecue dehors dans notre petit patio de béton. Les flammes du charbon faisaient ironiquement pendant à l'odeur de fumée qui enveloppait la ville. Nous zappions sur les deux postes de télé pour voir les événements en direct sur les chaînes locales. Pour la vision internationale, je mettais CNN.

Les choses s'apaisaient, apparemment, après la mise en place du couvre-feu. Et après la rediffusion des reportages de la journée, j'allai me coucher.

P.S. : EZTV a survécu à cette nuit même si l'immeuble a essuyé des balles, et malgré les pillages et les incendies à quelques blocs de distance. Nous avons souvent plaisanté dans le passé sur la possibilité de tels événements. Les tremblements de terre semblent anodins et inoffensifs, en comparaison. Mais si on a l'impression fugitive que des gens se posent des questions, la véritable amélioration est encore à venir. Ou, allons-nous devenir un état policier ?

6 mai 1992

Quand les Républicains sont au pouvoir  
les riches deviennent plus riches  
les pauvres plus pauvres  
et les assistés  
n'ont aucune gratitude envers l'assistance.  
Le Capitalisme ne peut se débarrasser  
de ses vieux tours  
sans le Communisme  
pour équilibrer ses excès.  
C'est le moment  
de courir sur le terrain  
de la justice et de l'égalité.  
Le temps va de plus en plus vite  
passe par des congestions.  
Ce sont ceux qui vieillissent  
qui le ressentent  
ou bien les enfants d'aujourd'hui  
ressentent-ils aussi la progression géométrique  
d'un univers en expansion  
à la recherche de l'antithèse  
de son Big Bang :

Omega – le point de non-retour ?  
Quel est ce millénaire  
dont nous approchons  
au seuil de la panique ?  
Ce peut être le paradis  
ou bien l'enfer  
comme tourne la Terre,  
tournent les Cieux  
seuls les agiles  
échapperont  
dans les fissures du temps.  
Nouvelle dimension, tel est notre destin  
ceux qui ne viennent pas tôt  
seront en retard  
n'est-ce pas le sens des prophéties  
le changement ne vient pas  
de plein gré sans histoire.

10 mai 1992

(Traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot)